

Que la fête continue !

Jean Pierre Lefebvre

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94186ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, J. (2020). Que la fête continue ! *24 images*, (195), 12–15.

Que la fête continue!

par JEAN PIERRE LEFEBVRE, cinéaste



Dessins animés et films édifiants dans la salle paroissiale de mon quartier, comédies musicales et westerns dans les *drive-in* aux States durant certaines vacances estivales : voilà l'essentiel de mon menu cinématographique jusqu'à mes 13 ans. Jusqu'à un après-midi pluvieux d'automne de 1954 au collège où je purgeais ma peine de cours classique.

Nous avions deux après-midi de congé, le mardi et le jeudi. Quand il pleuvait et que nous ne pouvions pratiquer aucun sport, on projetait un long métrage dans le grand auditorium d'environ six cents places. Plancher de béton dépoli par le pas agité des pensionnaires, bancs en bois bruyants et rigides sous le siège desquels nous pouvions retrouver notre gomme à mâcher de la semaine précédente, auditoire polisson, le bonheur en somme. Souvent les mêmes films que dans les salles paroissiales. Mais ce jour-là...

Tout d'abord, comme à chaque occasion, le même cérémonial féérique : la salle plonge dans l'obscurité, et le placotage dans le silence. Puis les rais de lumière jaillissent de la cabine

de projection et éclaboussent le grand écran : commence le voyage vers l'Ailleurs, l'Imaginaire, l'Inconnu ou le Familier démultiplié. Nous entrons dans d'autres dimensions du réel, mourrons de peur devant une minuscule araignée agrandie 20 000 fois, découvrons la grandiose majesté d'un simple geste ou d'un simple regard, nous nous perdons dans Monument Valley... Toute ma vie, j'ai éprouvé le même sentiment d'extase au début d'une projection sur grand écran, même quand il s'agissait d'un de mes films, qui me semblait alors s'envoler telle une montgolfière lumineuse dans un ciel nocturne.

Et ce jour-là... car nous ne savions jamais à l'avance quel film serait projeté, ce jour-là, un drôle, en effet, très drôle, petit film même pas en couleur, *Jour de fête*, de Jacques Tati (je n'ai vu la version partiellement en couleur que dans les années 1970). Coup de foudre, coup de rire, j'en ai eu mal au ventre pendant 24 heures. Passer de Laurel et Hardy (que j'ai toujours bien aimés) à Tati, c'est passer de la bière d'épinette au champagne ; et j'allais quelques mois plus tard découvrir *The General* de Keaton ! Ivresse totale d'adolescent qui découvre le cinéma avant l'amour et tombe en amour avec le cinéma.

Jour de fête s'est déroulé trop vite. Le grand écran a refroidi et s'est éteint (jeune, Jean-Claude Labrecque croyait que l'écran chauffait et que c'est pour cette raison qu'on marquait un arrêt entre les bobines). On a rallumé. Les dossiers des bancs ont dû claquer et les élèves se sont sûrement mis à se chamailler, comme d'habitude. Je n'ai rien entendu, rien vu. Je suis resté assis. J'étais lourd, enceint, de quelque chose d'indescriptible. J'avais trop ri et trop pleuré à la fois. L'auditorium s'est vidé. « Hei ! Lefebvre, grouille », m'a lancé le père surveillant. On a éteint les lumières. Ma vie

commençait sa réelle métamorphose, qu'allaient bientôt parachever les films de de Sica dans le même auditorium.

Jour de fête est le film de Tati que j'ai toujours préféré. Peut-être parce qu'à 13 ans, j'avais un esprit vierge et étais parfaitement vulnérable ; mais ce qui m'a le plus marqué et inspiré, c'est la subtilité et la tendresse bon enfant de Tati, comme celles de Keaton au reste. Et je suis absolument persuadé que ma fascination n'aurait pas été la même, aussi totale, inconditionnelle, si j'avais découvert le film sur petit écran. Et si on me permet de philosopher un brin, je dirais que de mon adolescence à aujourd'hui, nous sommes passés du grand écran et du spectacle collectif au petit écran et au spectacle individuel ; que c'est là un changement radical de perspectives esthétiques, éthiques, psychologiques et sociales – pour ne pas dire politiques.

Au mois de mai 1982, sur un vol Paris-Nice d'Air France, Tati était mon voisin de l'autre côté de l'allée centrale. Ce grand bonhomme dépassant tout le monde d'une bonne tête avait cette dernière bien triste et fatiguée – et je le savais malade. Je n'ai donc pas osé lui raconter cette projection magique. Et je le regrette.

Je ne me suis jamais souvenu de mon premier baiser, qui fut certes un grand jour de fête, mais je n'oublierai jamais le film de Tati. Merci. Grand merci, magicien facteur du rêve. Et que la fête continue !

P.-S. En principe, Jacques Leduc aurait également assisté à cette projection puisque nous étions au même collège. Nous avons fait connaissance et sommes devenus amis en joignant le ciné-club en 1955 ou 1956.